

Wyndham Lewis, romancier polémique

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

On dit que les Anglais n'adressent jamais la parole à ceux à qui ils n'ont pas été présentés. C'est pourquoi je m'empresse de vous présenter Wyndham Percy Bassey Lewis (1887-1957). Ce serait dommage qu'il ne vous fût pas présenté, d'abord parce que c'est un grand artiste qui a beaucoup de choses à vous dire, et ensuite parce que, nonobstant le rôle que la France et la culture française ont tenu dans sa vie, il n'en demeure pas moins singulièrement méconnu du public francophone.

Tâchons donc de réparer cette erreur et de lui rendre la place qui fut jadis la sienne, quand, dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale, il brillait au firmament des Lettres anglaises parmi quelques autres étoiles d'égale magnitude, ses amis, ses pairs et ses ennemis, qui avaient nom T.S. Eliot, James Joyce, Ezra Pound, Ronald Firbank, E. Hemingway, Ford Madox Ford ou encore D.H. Lawrence.

J'ai écrit le mot «ennemi», car Wyndham Lewis eut cette singularité, qu'il cultivait sans doute avec une sombre délectation, de se mettre à dos toute une partie de l'intelligentsia de son pays, dont le fameux groupe de Bloomsbury, représenté par des artistes et intellectuels comme Keynes, Virginia Woolf et son mari Leonard, et l'essayiste Lytton Strachey qui sert du reste de modèle à l'un des personnages du roman dont nous allons bientôt parler, le bibliophile esthète et richissime Canadien Percy Furber.

Des pourfendeurs de son espèce, des parias auto proclamés comme lui, il y en a quelques-uns dans l'histoire des Lettres. Pensons à Céline ou à Bloy. Sauf que le combat de Lewis n'est ni religieux ni politique. C'est au nom de l'Art qu'il le mène. On comprend dès lors mieux le rôle qu'a pu tenir pour lui, Anglais, la littérature française, à laquelle il a d'ailleurs consacré de nombreux essais, dont *A bas la France. Vive la France !¹* dans lequel il montre comment Stendhal, Flaubert, Villon, Pascal, Cézanne ont fait de la France la «vraie nation pilote». Fermons les yeux. Depuis, la Seine a coulé sous le pont Mirabeau.

En peinture - car Wyndham Lewis avait plusieurs fers sur le feu -, s'il dénonce l'impressionnisme comme un art trop «bourgeois, scientiste et individualiste» et le surréalisme pour son diabolisme infantile et son culte pour le primitivisme, il exalte en revanche des artistes comme Rouault, Léger, Picasso et bien sûr Cézanne.

Son propre ennemi

Essayiste et peintre, W. Lewis fut également un magnifique romancier. Trois de ses romans ont déjà été publiés en français, *Tarr*,² *La Rançon d'amour* et le *Corps sauvage*.³ Voici que vient de sortir son dernier roman, largement autobiographique, *Condamné par lui-même*.⁴



Wyndham Lewis.

Le titre est on ne peut plus parlant et on ne peut plus juste. Car si toute sa vie Wyndham Lewis fut un polémiste, et l'ennemi des autres, il fut également, noblesse oblige, son propre ennemi, comme l'illustre superbement ce roman. *Condamné par lui-même*, comme autrefois Alceste renonçait à l'amour de Célimène et au monde dans lequel elle évoluait pour rester «honnête homme» dans son petit coin. Comment redevenir soi-même et ne pas trahir l'idée qu'un homme se fait de lui-même, quand, tel le Cinna de Corneille, il ne lui reste précisément plus que lui-même ? Tel est le sujet de ce roman.

Le héros, le professeur René Harding, d'ascendance française par sa mère - et ce point n'est pas sans importance -, est au moment où commence le roman un pro-

fesseur d'histoire de renom devant qui toutes les portes sont en train de s'ouvrir. Ne vient-il pas d'ailleurs de publier un livre qui a connu un grand succès ? Mais le professeur Harding est aussi un homme têtue et qui refuse de mettre de l'eau dans son vin. Mettre de l'eau dans son vin consisterait, en l'occurrence, à cautionner un enseignement universitaire qui continue de donner la première place à ceux que René Harding appelle les grands criminels de l'histoire et qui sont grosso modo tous ceux, têtes couronnées ou dictateurs, qui ont jusqu'à aujourd'hui conduit les destinées des peuples.

Enseigner l'histoire pour lui, ce serait enseigner l'histoire de la civilisation, mettre au premier plan un

Bacon ou un Newton et reléguer aux oubliettes un Henry VIII ou un Cromwell. Aussi à l'aube de la Seconde Guerre mondiale démissionne-t-il de l'université. Mais cet «idéaliste» n'est pas pour autant un puritain, un janséniste. Il a d'ailleurs une femme, Hester, dont il est charnellement follement épris.

Dans les premiers chapitres du roman, n'ayant pu expliquer de manière convaincante les raisons de sa démission à son entourage (qui est du reste incapable de le comprendre), il va s'appliquer à dénouer les liens affectifs et familiaux qui l'attachaient encore à son enfance et à l'Angleterre. Ce faisant, Lewis pose des questions essentielles. Un intellectuel a-t-il le droit de se marier, de fonder une famille ? Ne risque-t-il pas en tant que père ou époux d'être une

catastrophe et d'entraîner les siens dans la catastrophe ? Peut-il même être fils, avoir une mère et des sœurs sans faire saigner leurs cœurs ? L'Eglise est très sage, qui interdit le mariage à ses clercs. Le professeur Harding a non seulement une femme et une famille, mais il a même une maison, absurde et biscornue, à l'image du monde absurde dans lequel il est condamné à vivre.

Suicides

Le couple Harding ira donc s'installer au Canada, et les deux premières années de leur séjour d'exilés se passeront dans un assez fantastique hôtel qui reproduit à l'échelle du Nouveau Monde le côté grotesque de l'immeuble où il vivait à Londres. Cet hôtel est tenu par une gérante morphinomane qui n'a de goût que pour les mauvais garçons, les simples d'esprit, les poivrots et les couples adultères. En quoi elle est bien secondée par sa gouvernante, un de ces merveilleux personnages de femme au cœur brisé qui, sans «consommer» elle-même (elle semble avoir passé l'âge), partage la faiblesse de sa patronne pour celle de la chair.

Dans ce monde de violence, il semble que toute la tendresse du monde se soit réfugiée dans les étreintes les plus animales. Car l'hôtel Plundelle pourrait être une sorte d'abbaye de Thélème du plaisir et de la tolérance, sans la violence qui règne dans ses caves entre les portes, violence interne qui répercute la violence et l'absurdité d'un monde en guerre. L'hôtel en sera d'ailleurs la première victime puisqu'il sera détruit au cours d'un incendie dans lequel Affie trouvera la mort.

Après deux ans de galère, René Harding peu à peu reprend pied dans la société, noue des relations, écrit des articles et retrouve une chaire pour enseigner. Mais c'est alors que, désespérée de voir son mari s'enraciner dans la vie canadienne et renoncer

à l'idée de rentrer en Angleterre, Hester, qui souffre du mal du pays, se jette sous un camion. Après un assez long séjour dans un monastère, où René Harding caresse un moment l'idée de finir sa vie, il acceptera un poste dans une université américaine. Son cerveau est trop actif pour se résigner à la paix monotone d'un monastère et se nourrir exclusivement de la théologie de saint Thomas d'Aquin. Son cerveau est une machine faite pour broyer des idées. Mais le cœur de l'homme qui ira enseigner aux Etats-Unis n'est plus qu'une cosse vide.

Dans *Condamné par lui-même*, W. Lewis nous a brossé un beau portrait de Romain, dont il était lui-même le modèle. Et comment au suicide intellectuel d'un homme, sa femme répond par un suicide réel. Sénèque peut-il enseigner dans un monde où Néron règne ? Mais Néron règnera toujours, qu'il ait une ou mille têtes.

G. J.

¹ L'Age d'Homme.

² Christian Bourgeois.

³ L'Age d'Homme.

⁴ W. Lewis, *Condamné par lui-même*, Phébus, Paris 2002, traduit de l'anglais par Philippe Valentré. Je profite de l'occasion pour saluer la traduction élégante, malicieuse et toute française (j'ai sous les yeux l'original dru et touffu) de Ph. Valentré, dont c'est, je crois, le premier travail de ce genre. Mais pourquoi diable s'est-il obstiné à ne pas élider le *de* devant Hester et Helen, prénoms qui reviennent fréquemment au cours de cet ouvrage.

choisir, n° 509, mai 2002
p. 39, dernier paragraphe

Une coquille s'est glissée dans *La musique du désir* de Gérard Joulé. Il fallait lire à propos de Don Juan, «C'est un **bon** chrétien», au lieu de «C'est un **non** chrétien».